

Piques

Si aujourd'hui la peine de mort était rétablie en France, au lieu d'offrir au condamné un verre d'alcool et une cigarette avant l'exécution, on lui proposerait le soutien d'un psychologue.

* * *

Roland Barthes dit que la bêtise le fascine. Rien d'étonnant à cela : l'auteur du *Roland Barthes par Roland Barthes* a toujours été très narcissique.

* * *

Le Monde nous a appris que M. Luc Ferry avait décidé d'organiser dans les établissements scolaires entre le 17 et le 31 mars 2003 une journée de l'engagement, qui est, nous dit la phraséologie ministérielle, « un vecteur majeur de l'estime de soi comme de la reconnaissance des autres sans lesquelles il est difficile [...] de s'insérer de manière féconde dans l'espace public ». Ne

pourrait-il songer également à organiser une fois par an dans tous les établissements scolaires une journée de l'enseignement au cours de laquelle, à titre, bien sûr, exceptionnel, les professeurs seraient autorisés à faire de vrais cours et les élèves invités à les écouter ?

* * *

Il suffit de regarder un enfant courir après un pigeon pour comprendre que Freud était une triple buse.

* * *

Il y a des livres dont il suffit de lire le titre pour savoir qu'il est inutile de l'ouvrir : l'auteur nous a déjà dit tout ce qu'il avait à nous dire et ce qu'il avait à nous dire n'en valait pas la peine. C'est le cas du petit livre de Jean-Jacques Brochier intitulé *Je fume et alors ?* Pour lui répondre, point n'est besoin, de lire son livre et encore moins d'en écrire un autre. Il suffit de lui dire : *Vous fumez ? On s'en fout, mais ce n'est pas une raison pour enfumer les autres.*

* * *

Le pape François a assurément raison de déplorer le conservatisme des membres de la Curie romaine, mais il omet d'en dénoncer la principale manifestation : l'attachement sénile à des croyances aussi absurdes qu'anachroniques.

* * *

La masse de livres et de travaux savants qu'il faut d'abord lire, à en croire certains universitaires, si l'on veut avoir une petite chance de commencer à pouvoir comprendre un peu les grandes œuvres littéraires, est telle qu'on a toutes les chances de mourir avant d'avoir eu le temps d'en ouvrir une seule.

* * *

Le pauvre Brutus portait bien son nom. Il n'avait manifestement jamais ouvert le moindre ouvrage de linguistique ou de sémiotique. S'il avait lu Georges Molinié, au lieu de dire : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! », il n'aurait pas manqué de s'exclamer : « Vertu, tu n'es qu'un signifiant dépourvu de signifié ! »

* * *

On dit et l'on redit que la condition des professeurs n'a cessé de se dégrader. Mais autrefois les professeurs chahutés n'étaient pas seulement la risée de leurs élèves : ils l'étaient aussi de leurs collègues. Maintenant, du moins dans les très nombreux établissements où tous les professeurs sont chahutés, leurs collègues ne se moquent plus d'eux. Voilà donc des professeurs dont la condition s'est incontestablement améliorée

* * *

Dans la *Méditation sur la félicité des saints*, Bossuet résume ainsi les propos qu'au paradis Dieu tiendra aux Elus : « Toute l'éternité, il ne fera que leur dire : voilà ce que j'ai fait ; voyez : n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins ? pouvais-je me proposer une fin plus excellente ? » (*Œuvres oratoires*, édition Lebarq, revue par Urbain et Levesque, Desclée de Brouwer, Paris, 1926, tome I, p 17). Bossuet est si content des propos qu'il a prêtés à Dieu, si sûr d'avoir su trouver les mots mêmes que Dieu emploiera faute de pouvoir en trouver de meilleurs plus justes d'autres qui expriment mieux son sentiment, qu'il les reprend dans le *Sermon pour la fête de tous les saints* (*Ibidem*, p. 54). Mais il précise un peu plus loin que Dieu ne se contentera pas de s'auto-féliciter : il ne se lassera pas non plus de féliciter les saints et « de leur dire qu'ils ont bien fait », de sorte, conclut Bossuet, que « de part et d'autre l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles » (p. 59). Ce programme semble combler tous les vœux de Bossuet qui, n'en doutons pas, trémousse d'aise par avance à la pensée de servir éternellement au Tout-

puissant la même pommade inépuisable qu'il passait au Roi Soleil, et se promet de bicher comme un pou en entendant en retour les compliments hyperboliques que le Tout-puissant ne manquera pas de lui décerner. Mais beaucoup d'autres pourront trouver cela d'autant plus lassant qu'ils n'auront certainement pas le droit de ricaner, fût-ce très doucement, ni de se pousser discrètement du coude et encore moins de faire des commentaires sarcastiques.

* * *

Quand on entend crier « Allah akbar », on n'a qu'une envie : qu'Allah se barre.

* * *

Il y a des livres que l'on peut sans la moindre hésitation mettre dans toutes les mains, alors même que, comme Philippe Sollers, leurs auteurs croient être profondément dérangeants, voire hautement subversifs. Et c'est d'ailleurs pourquoi Philippe Sollers n'avait pas craint d'offrir les siens à Jean-Paul II. Il savait bien que, si celui-ci avait essayé de les ouvrir, hypothèse, au demeurant, fort improbable, ils lui seraient, même s'il n'avait pas eu la maladie de Parkinson, bien vite tombés des mains.

* * *

Ancien professeur de philologie française à l'université de Paris-Sorbonne dont il a longtemps dirigé l'UER de Langue française et dont il a été à deux reprises le président, Georges Molinié se révèle souvent incapable de citer correctement un texte et sans témoigner qu'il ne l'a pas compris. Son dernier livre, *De la beauté* (Hermann, 2012) nous en fournit un exemple particulièrement remarquable puisqu'il s'agit d'une citation quasi proverbiale. Georges Molinié fait, en effet, appel à une formule extrêmement fameuse de Bossuet : « *ce qui n'a aucun nom dans aucune langue* » et nous renvoie à la note suivante : « Pour emprunter la célèbre formulation de Bossuet parlant du cadavre » (p. 140). La formule est, en effet, très célèbre et l'on peut donc s'étonner tout d'abord qu'un professeur à la Sorbonne ne soit pas capable de la citer de manière exacte. Car Bossuet n'a pas dit « ce qui n'a aucun nom dans aucune langue ». Il a évoqué « un je-ne-sais-quoi qui n'a *plus de* nom dans aucune langue ». Mais Georges Molinié est coutumier des citations approximatives. Ce qui est beaucoup plus étonnant, ce qui est proprement ahurissant, c'est qu'il croit que Bossuet parle du cadavre. Pourtant la logique la plus élémentaire aurait dû lui permettre de comprendre que la formule de Bossuet ne pouvait pas désigner le cadavre puisque celui-ci a un nom, celui de cadavre. Si Bossuet a recours à cette formule, c'est parce que à partir d'un certain degré de décomposition, les restes d'un corps deviennent si informes que le mot de cadavre qui désigne un corps sans vie, mais un corps qui garde encore la forme et l'apparence d'un corps, devient lui-même impropre : « la chaire changera de nature le corps prendra un autre

nom même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps, il deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » et lorsqu'il reprendra ce passage sans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, il précisera que, si le nom de cadavre devient vite impropre, c'est « parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine ». Quand on lit Georges Molinié, on se dit sans cesse qu'il y a des cas où le mot « sottise » devient impropre tant il paraît insuffisant et qu'il faudrait en inventer un autre.

* * *

L'année 2015, année du centenaire de la naissance de Roland Barthes aura vu fleurir quantité de colloques sur des thèmes divers : « Roland Barthes et la poésie », « Roland Barthes et la musique », « Le goût de Roland Barthes », « Roland Barthes, feuilletoniste du XXe siècle », etc. Un seul aurait suffi : « Comment un homme a-t-il pu dire autant de conneries et comment autant de connards ont-ils pu le porter aux nues ? »

* * *

Il est assez plaisant de voir les autorités religieuses catholiques, comme le cardinal Barbarin, partager ou feindre de partager l'indignation suscitée chez les musulmans par les caricatures de Mahomet et vouloir appuyer leurs efforts pour essayer de faire interdire le blasphème. Mais avant de demander aux mécréants de cesser de critiquer l'islam, nos prélats feraient bien de faire eux-mêmes amende honorable et de s'excuser auprès des musulmans pour la façon dont l'Église a parlé de l'islam pendant tant de siècles. Que le cardinal Barbarin relise donc, par exemple, ce que, dans le *Panegyrique de saint Pierre Nolasque*, Bossuet disait de « cette religion monstrueuse, qui se dément elle-même, a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, armes redoutables et victorieuses, qui font trembler le monde, et rétablissent par force l'empire de Satan dans tout l'univers ». J'ajouterai que la lecture de Bossuet n'aurait pas seulement l'avantage de rappeler à nos prélats ce que fut si longtemps la position de l'Église. Elle leur permettrait aussi de s'exprimer en un meilleur français. Autrefois, en effet, ils usaient généralement d'une langue assez châtiée. Mais les choses ont bien changé, si j'en juge par cette phrase, elle aussi « monstrueuse », entendue il y a quelque temps, sur FR 2 au journal de 13 h., dans la bouche d'un évêque dont je n'ai malheureusement pas noté le nom : « Est-ce que c'est le vivre ensemble des Français qui est plus en difficulté ? »

* * *

Le coucou chante.
Un couillon l'écoute.
Il va nous pondre un haïku.

* * *

A la fin de son livre *Blaise Pascal ou le génie français*, Jacques Attali prétend résumer en une seule phrase « l'ultime leçon du génie de Pascal », et cette phrase est la suivante : « toute occasion de sourire est bonne à prendre ». Quiconque est un tant soit peu familier avec les *Pensées* de Pascal ne peut être que sidéré, pour ne pas dire scié en deux par une pareille déclaration. Car c'est peu de dire qu'elle est parfaitement incongrue. Même si l'on passait toute sa vie à chercher à résumer en une phrase le message de Pascal, on ne penserait sans doute jamais à le faire en ces termes. Et l'on a beau être habitué à trouver sous la plume de Jacques Attali les affirmations les plus arbitraires, cette fois-ci on n'en croit vraiment pas ses yeux.

La seule explication possible, c'est que Jacques Attali a été la victime d'un canular d'un ou de plusieurs membres de l'équipe qui l'aide à préparer ses livres en rassemblant pour lui toute la documentation dont il a besoin. Sachant qu'il n'aurait pas le temps de relire les *Pensées*, ils lui ont préparé des fiches sur lesquelles ils ont mis les fragments les plus célèbres, mais ils se sont amusés parfois à opérer quelques changements. On peut imaginer, par exemple, que le très célèbre fragment 206 de l'édition Brunschvicg est devenu : « Le silence éternel de ces espaces infinis ne laisse pas de me faire

sourire ». De même le début du fragment 693 pourrait avoir été modifié de la façon suivante : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, je ne puis m'empêcher de sourire doucement ». Quant à l'image si saisissante de la condition des hommes que Pascal nous propose dans le fragment 199, elle pourrait avoir été retouchée ainsi : « Qu'on imagine un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant égorgés chaque jour à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables et, se regardant les uns les autres avec amusement, se disent que décidément les occasions de sourire ne manquent pas. »

* * *

On a du mal à comprendre comment les partis et les mouvements de gauche et d'extrême-gauche peuvent à la fois dénoncer systématiquement les délocalisations et prêcher éloquemment pour la réduction des inégalités entre les pays riches et les pays pauvres. Car, si les délocalisations sont évidemment la conséquence des grandes inégalités qui existent entre les pays développés et les autres, elles tendent aussi à y remédier. Certes, les chefs d'entreprise qui délocalisent ne le font pas dans ce but : ils ne pensent, bien sûr, qu'à leur profit. Mais, si faibles que puissent être les salaires que les entreprises délocalisées offrent à leurs employés

ou à leurs ouvriers, ils n'en constituent pas moins pour ceux-ci une véritable aubaine. Les délocalisations font peut-être plus pour le développement économique de certains pays que les subventions internationales trop souvent détournées à leur profit par des dirigeants sans scrupules. S'il est donc tout à fait logique que le Front national condamne systématiquement les délocalisations puisqu'il prône la préférence nationale, il l'est beaucoup moins d'en faire autant lorsqu'on dénonce par ailleurs, et souvent à juste titre, l'égoïsme des pays riches.

* * *

Freud prétend que les enfants sont des pervers polymorphes, mais lui pourrait bien n'être qu'un connard monomane.

* * *

Dans son numéro du 25 janvier 2015, *Le Monde* pose la question suivante : « Faut-il plus d'imams dans les prisons ? La réponse est évidente : « Bien sûr. Il faudrait même qu'ils y soient tous ».

* * *

J'ai entendu récemment sur FR3 un avocat qui, au lieu de dire simplement : « Ma cliente a dit tout ce qu'elle savait », a cru donner beaucoup plus de poids à son propos en disant : « Ma cliente a dit tout ce qu'elle savait au niveau de la connaissance qu'elle avait des faits ». N'en doutons pas, cet avocat si ridiculement redondant est certainement très content de lui, et il ne doit pas manquer de se dire tous les jours en se rasant devant sa glace : « Je suis tout à fait satisfait au niveau de l'appréciation que je porte sur ma propre personne ».

* * *

Si l'on organisait un référendum sur l'indépendance de la Corse, le oui l'emporterait sans doute dans tous les départements français, sauf en Corse. Mais les Français du continent qui voteraient oui, auraient certainement voté non, s'ils avaient été à la place des Corses, comme les Corses qui voteraient non, auraient voté oui, s'ils avaient été à la place des Français du continent. Ainsi, loin d'exprimer un désaccord profond entre la majorité des Français du continent et la majorité de ceux de Corse, ces deux votes opposés traduiraient en fait la même analyse. Les nationalistes auraient ainsi gain de cause, tout en ayant été condamnés en Corse et sur le continent. Cela sans doute ne les gênerait guère. Et c'est une raison de plus pour ne pas leur faire ce plaisir.

* * *

Pâques

Noir noir noir

Tout est noir

L'heure l'heure l'heure

Il est l'heure !

Sonne sonne sonne

Cloche bonne !

Viens viens viens

Viens chrétien !

Moi moi moi

Je suis là !

Tout tout tout

Je suis tout !

Nous nous nous

Que c'est doux !

Cher cher cher

C'est ma chair !

Prends prends prends
C'est mon sang !

Pleure pleure pleure
C'est mon cœur !

Claudé, *Visages radieux*

Le génie claudé nous laisse souvent sans voix. C'est particulièrement vrai, me semble-t-il, de ce poème hélas ! trop méconnu. Mais, l'avouerai-je ? le dernier distique me déçoit un peu. A la place de Claudé j'aurais plutôt fait dire au Christ :

Dis dis dis
Dis merci !

* * *

Contrairement à ce que l'on pourrait d'abord croire lorsqu'on lit Lucien Goldmann, tout ce qu'il dit n'est pas toujours totalement dénué de fondement. À la condition de le lire de très près, on peut, en effet, relever à l'occasion une remarque dont la pertinence ne saurait être contestée par personne. C'est notamment le cas lorsque, après avoir évoqué la scène 7 de l'acte II de *Britannicus*, il observe que « par la suite, la pièce suit son cours » (*Le dieu caché*, p. 366).

* * *

Comme on le sait Malebranche, était un fervent adepte de la théorie cartésienne des animaux machines. En vertu de quoi il donnait volontiers des coups de pied à sa chienne, qui, bien sûr, n'appréciait guère ce traitement et le faisait savoir en grognant et en geignant. Et à ceux qui étaient choqués de ce comportement ou du moins qui s'en étonnaient, il répondait tranquillement : « Cela ne sent point ». Mais le même Malebranche qui veut nous convaincre que le chien n'est qu'une pure mécanique comme tous les autres animaux, pense en même temps que Dieu a tout fait pour nous cacher cette vérité et nous faire croire au contraire que son chien l'aimait, afin que la compagnie de son animal favori pût lui apporter chaleur et réconfort : « Comme Dieu a fait le chien particulièrement pour l'homme, afin que l'homme de son côté se liât avec le chien, il y a mis une certaine disposition à faire quelques contorsions et mouvements de tête, du dos et de la queue, qui bien qu'ils n'aient de soi nul rapport aux pensées de l'âme, fait naître naturellement dans l'homme celle que son chien l'aime et le flatte » (*De la Recherche de la vérité, Œuvres*, bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 509)

Malebranche croit ainsi devancer une objection que ne manqueraient pas de lui faire la plupart des propriétaires de chiens. Mais il ne semble pas se rendre compte que son explication soulève de sérieux problèmes. On peut tout d'abord trouver son attitude bien étrange. S'il pense vraiment, en effet, que Dieu, ayant créé le chien pour l'homme, a tout fait pour que celui-ci se persuadât que celui-là pouvait s'attacher à lui, alors pourquoi diantre ! S'emploie-t-il à démontrer qu'il n'en est rien ? Comment ose-t-il révéler une vérité

que Dieu s'est soigneusement employé à dissimuler, avec beaucoup d'habileté et une remarquable efficacité, car il faut bien reconnaître que le chien qui fait fête à son maître ne donne pas du tout l'impression d'être, en réalité, un pur automate ?

Mais, si l'on a du mal à comprendre l'attitude de Malebranche, on peut s'interroger aussi sur celle de Dieu. On peut s'étonner tout d'abord qu'il s'emploie à induire l'homme en erreur, même si c'est pour son bien. On peut s'étonner ensuite qu'il ait créé Descartes et Malebranche, puisqu'il ne pouvait ignorer qu'ils allaient s'empressement de découvrir le pot aux roses. Mais sans doute s'est-il dit que personne ou presque ne prendrait jamais au sérieux la théorie des animaux machines. Peut-être même a-t-il voulu offrir ainsi aux hommes, et en tout premier lieu aux propriétaires de chien, une occasion de s'amuser en toute innocence.

* * *

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir et quand il n'y a plus de vie, il n'y a plus rien à craindre.

* * *

« En faisant *Roland Barthes par lui-même*, un moment, je n'étais pas sûr d'avoir assez de choses à dire et j'imaginai alors – ne serait-ce que comme fantôme –, que j'intercalerais des passages de

Brecht », confiait un jour Roland Barthes à Jean-Jacques Brochier (« Vingt mots-clé pour Roland Barthes » in *Le grain de la voix* p. 21). Celui-ci n'a pas sourcillé. On ne s'attend pourtant guère à ce qu'un écrivain ou quelqu'un qui se prétend tel, vous dise tout de go : « Comme je ne savais pas quoi dire, j'ai pensé à mettre dans mon livre des passages d'un auteur qui avait, lui, des choses à dire et qui a su les dire ». Imagine-t-on un pianiste qui, ayant programmé un certain nombre d'œuvres pour son prochain récital et n'étant pas sûr de pouvoir toutes les maîtriser, envisagerait de venir avec un de ses collègues et de dire au public au début du concert : « Comme je craignais de ne pas pouvoir surmonter les difficultés de quelques-unes des pièces que j'ai inscrites à mon programme, j'ai demandé à monsieur X, qui a une technique très supérieure à la mienne, de bien vouloir les jouer à ma place » ?

* * *

Je me souviens d'avoir entendu, il y a quelques années sur France Culture, quelqu'un, qui manifestement se prenait très au sérieux, déclarer sur un ton sentencieux : « On sait depuis Freud qu'il y a une relation profonde entre le narcissisme et l'homosexualité ». L'expérience m'ayant appris que la formule « on sait depuis X » servait le plus souvent à introduire une affirmation très discutable, voire tout à fait absurde, notamment quand X s'appelait Freud, j'ai été très surpris d'entendre, pour une fois, une affirmation que je ne pouvais songer à contester, puisqu'elle aurait pu être énoncée par quelqu'un dont, à la différence de Freud, l'autorité ne saurait être

discutée par personne : M. de La Palisse. Le narcissisme étant l'amour de soi et l'homosexualité l'amour des individus de son propre sexe, on ne voit vraiment pas, en effet, comment le narcissisme pourrait ne pas relever de l'homosexualité. L'homme de Cromagnon était sans doute déjà arrivé à cette conclusion, en admettant que les contraintes de la vie préhistorique lui aient laissé le loisir de se poser cette question.

Je ne suis certes ! pas de ceux, comme Roland Barthes et tant d'autres, qui font grand cas du « non-dit » et qui croient que ce qu'on dit sans le vouloir est toujours plus important et plus intéressant que ce qu'on dit volontairement. Pourtant quand j'entends une déclaration pareille, je suis bien obligé d'admettre que son seul intérêt réside bien dans le « non-dit ». Ce que l'auteur de cette déclaration veut nous dire ne peut rien nous apprendre, mais, sans le vouloir, il nous apprend quand même quelque chose, à savoir qu'il est un parfait imbécile.

* * *

Ceux chez qui je ne trouve que des idées fausses, se persuadent aisément que j'ai des idées fixes.

* * *

Dans le *Sur Racine*, Roland Barthes tient à nous avertir que, selon lui, il n'y a jamais eu de relations sexuelles entre Aman et Mardochée. Je ne suis pas historien, mais je crois pouvoir avancer, quant à moi, qu'il n'y en a jamais eu non plus entre de Gaulle et Adenauer, non plus d'ailleurs qu'entre Napoléon et Pie VII.

* * *

Jacques Truchet ne passe pas précisément pour un auteur comique. Il y a pourtant dans sa thèse sur *La Prédication de Bossuet*, une petite phrase, que l'on pourrait prendre pour une simple formule de transition assez anodine, mais qui, pour le lecteur suffisamment familiarisé avec ses écrits (et c'est pourquoi, avec un instinct très sûr, il l'a placée dans le second tome de sa thèse, à la page 199), est d'une drôlerie irrésistible : « Mais osons exprimer toute notre pensée ».

* * *

Je lis dans *Le Monde* du 9 novembre 2004 que M. Thierry Breton, pressenti, semble-t-il, pour succéder à M. Sarkozy au Ministère des Finances a déclaré à ce sujet : « Je ne peux ni commenter, ni confirmer, ni démentir une proposition qui ne m'a pas été faite ». L'auteur de l'article estime que M. Breton « ne convainc guère ». Assurément, mais il aurait d'abord dû faire remarquer que

cette phrase était totalement absurde. M. Breton affirme que la proposition ne lui a pas été faite. On comprend, dans ces conditions, qu'il ne puisse pas la commenter ni la confirmer, mais ce n'était vraiment pas la peine de le dire. On ne comprend pas du tout, en revanche, qu'il dise ne pas pouvoir pas la démentir puisque c'est évidemment ce qu'il fait en disant qu'elle ne lui a pas été faite.

* * *

Si les hommes préhistoriques avaient su qu'ils étaient préhistoriques, ils auraient presque tous fait de la dépression, beaucoup se seraient suicidés et notre espèce aurait risqué de s'éteindre.

* * *

Autrefois certains professeurs provoquaient eux-mêmes le chahut dans leur classe pour ne pas avoir à faire cours. Et il pouvait arriver, certains jours où les élèves étaient un peu endormis, qu'ils aient du mal à l'obtenir. Grâce à toutes les réformes mises en œuvre par les pédagogues du ministère de l'Éducation nationale afin d'enseigner « autrement », ces professeurs n'ont plus jamais de problème.

* * *

Rendant compte d'un livre de Moravia qu'il n'avait pas aimé, Jean-Jacques Brochier avouait : « Il est vrai que je ne trouve pas drôles *Le Bourgeois gentilhomme* et *Le Malade imaginaire* », et il ajoutait que la seule excuse de ces œuvres était leur époque. J'ai lu quelques livres de Jean-Jacques Brochier, et, au cas où il se serait inquiété du sort que la postérité leur réserverait, j'aurais pu le rassurer pleinement : dans plus de trois siècles, personne ne dira que leur seule excuse était leur époque.

* * *

Dans son *Sur Racine*, Roland Barthes évoque dédaigneusement le « préjugé indéracinable qui veut que les mots traduisent la pensée ». J'avoue volontiers que j'ai longtemps partagé ce préjugé... avant d'avoir lu Roland Barthes.

* * *

J'ai entendu sur France Musiques le 7 Août 1998 quelqu'un qui, parlant des *Liaisons Dangereuses*, affirmait, comme une évidence, que « les relations homosexuelles entre Valmont et Danceny sont

plus qu'esquissées puisqu'elles se terminent par un duel ». J'ai commencé par hausser les épaules, mais à la réflexion j'ai trouvé cette remarque très pénétrante et susceptible de renouveler profondément l'interprétation d'un certain nombre de textes célèbres. Grâce à elle j'ai enfin compris que Rodrigue était attiré non par Chimène, mais par le Comte, son père. Ce en quoi il ne fait que suivre l'exemple de son propre père, Dom Diègue qui, lui aussi, voudrait bien avoir une relation avec le Comte, ce que hélas ! son âge lui interdit, comme il le lui avoue lui-même :

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse.

Dans le cas de Dom Juan, il y a déjà longtemps que les commentateurs les plus perspicaces ont su déceler son homosexualité cachée, et même très bien cachée, sous l'apparence d'un grand coureur de jupons. J'avoue, à ma grande honte, que leurs arguments m'avaient laissé perplexe. Mais c'est qu'aucun d'eux n'avait pas encore fait valoir, à l'appui de sa thèse, que ce grand coureur de jupons était aussi un grand bretteur. J'ai enfin été convaincu et j'ai enfin compris que le Commandeur tué en duel par Dom Juan a été sa dernière grande passion. J'ai enfin compris que, s'il vient au secours de Don Carlos contre les voleurs, c'est parce qu'il ne dédaigne pas le piquant d'aventures passagères avec des voyous dont les épées ne sont pas toujours très propres.

* * *

Certains disent que je ne suis capable de penser que contre quelqu'un. C'est une horrible calomnie : je ne pense jamais. Le jour où je me mettrai à le faire, c'est que j'aurai perdu la tête.

* * *

La fameuse formule du général de Gaulle dénonçant « la hargne, la grogne et la rogne » de ceux qui contestaient sa politique, était certes ! bien trouvée. Mais, n'étaient les immenses services qu'il a rendus à son pays, on aurait eu envie de lui répondre qu'elle respirait la nargue, la morgue et l'orgueil.

* * *

« Les Sortez de Roxane à Bajazet sont des arrêts de mort » écrit Roland Barthes dans le *Sur Racine*. Il n'y a, bien sûr, qu'un seul « Sortez » et c'est le dernier mot que Roxane dit à Bajazet. Roland Barthes a plusieurs fois exprimé le regret de n'avoir jamais écrit de roman. On me permettra de penser que la littérature n'y a sans doute pas perdu grand-chose. En tout cas, il vaut certainement beaucoup mieux que Roland Barthes n'ait jamais écrit de tragédies. Car, à la place de Racine, il aurait fait dire à Roxane :

Sortez, mais sortez donc ! Sortez, sortez, vous dis-je !

* * *

Quand on déplore devant les inspecteurs généraux qu'un nombre important d'enfants qui entrent en sixième ne sachent pas encore lire, alors qu'autrefois, sauf exception rarissimes, tous les enfants qui sortaient de l'école primaire savaient lire, ils invoquent la massification de l'enseignement et font valoir que maintenant presque tous les élèves sont destinés à aller jusqu'au bac. Mais on ne comprend pas très bien pourquoi les enfants qui apprenaient à lire à l'école primaire, quand ils ne devaient pas aller jusqu'au bac, auraient beaucoup plus de difficultés à le faire depuis qu'ils doivent aller jusqu'au bac. Est-ce à dire que, si l'on décrétait que tout le monde devrait désormais aller jusqu'à l'agrégation, on ne pourrait même plus apprendre à parler aux enfants ?

* * *

Il y a bien longtemps déjà que la plupart des acteurs, même à la Comédie française, massacrent l'alexandrin en ne respectant pas les diérèses et en escamotant les e muets. Ils ne disent plus :

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !

mais, comme Dominique Blanc dans l'innommable mise en scène de Patrice Chéreau :

Que de soins m'eût coûtés cett' têt' charmante !

Encore un peu de temps et ils diront :

Que de soins m'eût coûtés ct' têt' charmante !

* * *

Quand on visite Pompei et Herculaneum, on se dit en contemplant les moulages de certains corps crispés et tordus par la souffrance que ces malheureux n'ont, de toute évidence, bénéficié d'aucun soutien psychologique.

* * *

Les universitaires qui ont passé un certain nombre d'années à écrire une grosse thèse sur un auteur obscur qui n'a intéressé aucun de ses contemporains, en arrivent presque toujours à se persuader que cet auteur est très important et qu'il a eu une grosse influence. Le malheur est qu'ils n'arrivent pas à en persuader leurs lecteurs et leur thèse est encore moins lue que ne l'ont été les œuvres de leur auteur.

* * *

Il suffit souvent que quelqu'un commette à la radio et surtout à la télévision une impropriété ou une incorrection pour qu'elle soit aussitôt reprise par un grand nombre de personnes. Celles-ci, qui ne connaissent plus assez leur langue pour se rendre compte qu'il s'agit d'une faute de français, mais qui sentent quand même confusément que l'on s'est écarté de l'usage normal, se figurent en effet qu'il s'agit d'une nouvelle façon plus recherchée de s'exprimer et s'empressent par conséquent de l'adopter. C'est ce qui explique notamment l'emploi grotesque et hélas ! généralisé de « citoyen » comme adjectif, ou de « quelque part » pour dire « d'une certain façon ».

* * *

J'ai entendu le 18 mai 2005, sur TF1 au journal de 20h un professeur de philosophie, qui avait emmené ses élèves visiter le temple de je ne sais quelle secte, expliquer sa démarche en disant : « Cela permet aux élèves d'avoir une idée de comment le rapport à Dieu se met en place ». Quand on entend des professeurs s'exprimer d'une manière aussi calamiteuse, on se dit qu'il vaut encore mieux qu'ils occupent leurs élèves n'importe comment plutôt qu'en leur faisant des cours, et c'est d'ailleurs ce à quoi, dans leur sagesse, les pédagogues officiels les engagent instamment.

* * *

Les adversaires du projet de constitution européenne se sont plaints tout au long de la campagne que la plupart des éditorialistes et des intellectuels les plus en vue étaient favorables à ce projet et choisissaient par conséquent de défendre le oui. C'était là selon eux une criante injustice. Comment ne pas leur donner raison ? Il est clair que, dans un débat vraiment démocratique, les opinions opposées devraient toujours être défendues par un nombre égal de personnalités qui font autorité, et corrélativement par un nombre égal d'imbéciles et de rigolos. Il serait grand temps que le ministre de la parité et de l'égalité des chances (il doit bien y en avoir un) fasse voter une loi dans ce sens. Je pense même qu'il faudrait aller beaucoup plus loin et ne pas hésiter à faire résolument appel à la discrimination positive. Dorénavant les opinions les moins sensées ne devraient être obligatoirement défendues à la radio, à la télévision et dans les journaux que par des personnalités réputées éclairées, tandis que les opinions raisonnables ne pourraient l'être que par des individus dûment reconnus inaptes à toute forme de pensée rationnelle.

* * *

J'ai été d'abord très surpris en découvrant, dans *Le Monde* du 14 août 2003, que M. Jean-Luc Mélenchon avait affirmé que José Bové était « un cadeau du bon Dieu. » Je ne m'attendais pas en effet à ce qu'un membre du parti socialiste s'exprimât comme une grenouille de bénitier. Mais, bien sûr, j'avais mal compris et je n'ai perçu qu'au bout d'un certain temps (j'ai l'esprit assez lent) le caractère très ironique du propos de M. Mélenchon, lequel avait voulu se payer à la fois la tête de José Bové et celle du « bon Dieu ». Car M. Mélenchon a bien évidemment voulu rappeler à tous les laïques que la politique dudit bon Dieu a toujours été d'encourager l'obscurantisme et de tout faire pour enrayer le progrès. Je me sens donc pleinement d'accord avec lui, mais je voudrais lui rappeler que le maniement de l'ironie est toujours délicat, et qu'à en user de manière trop subtile, on peut parfois s'exposer à être mal compris. Je crains fort, en effet, que certains, ayant l'esprit encore plus lent que moi, n'aient nullement perçu le caractère ironique de son propos, à commencer sans doute par les deux principaux intéressés, José Bové et le « bon Dieu ».

* * *

À Aix où sont les calissons
Savoure la douceur des choses

* * *

J'ai constaté que plusieurs de mes amis à qui on avait donné l'assurance qu'ils avaient une maladie de longue durée, ont été emportés en quelques semaines et j'ai appris depuis que cela arrivait assez souvent. C'est parfaitement scandaleux et il importe de réagir massivement et énergiquement. Organisons partout des manifestations, occupons les établissements d'enseignement, bloquons les routes et les voies ferrées, lançons une grève générale reconductible jusqu'à ce qu'on obtienne la démission du ministre de la santé et la garantie que désormais, dans tous les cas, les maladies de longue durée seront effectivement de longue durée.

* * *

La condamnation de la peine de mort fait aujourd'hui en France l'objet d'une quasi-unanimité, de sorte qu'il est bien difficile de faire entendre une note un peu différente : on risque fort, en effet, d'être immédiatement suspecté d'appartenir à l'extrême droite. Je ne songe d'ailleurs pas à prôner le rétablissement de la peine de mort en France et dans les autres pays qui l'ont abolie, et je pense même qu'il vaudrait mieux que les pays dans lesquels elle existe encore, se décident enfin à y renoncer. La raison en est que ces pays ont la fâcheuse habitude d'exécuter des gens qui n'ont rien de fait de répréhensible, ou en tout cas qui n'ont tué ou voulu tuer personne. C'est le cas de la Chine. C'est le cas des Etats-Unis qui condamnent trop souvent à mort des gens dont ils ne découvrent qu'ils étaient innocents qu'après leur exécution. C'est le cas d'un certain nombre

d'États musulmans, qui lapident les femmes adultères et mettent allègrement à mort tous ceux ne respectent pas la loi d'Allah.

Cela dit, il me paraît impossible d'être dans tous les cas et par principe contre la peine de mort. Tous ceux qui, comme moi, sont nés avant la seconde guerre mondiale et ont eu des membres de leur famille tués par les nazis (un de mes oncles, Jean Pommier, est mort à Dunkerque, un autre, Louis Mesny, est mort en déportation et mon grand-père maternel, le général Mesny, a été, bien que prisonnier de guerre, exécuté sur l'ordre d'Hitler), tous ceux-là et beaucoup d'autres sans doute n'auraient jamais admis pas que le procès de Nuremberg n'eût pas abouti à la condamnation à mort et à l'exécution de la plupart des accusés. J'estime de même que les Israéliens qui ont aboli la peine de mort ont eu mille fois raison de faire une exception pour Eichmann et j'ai profondément regretté que nous n'ayons pas suivi leur exemple quand nous avons jugé Klaus Barbie, qui n'aurait jamais dû mourir dans son lit, comme n'aurait jamais dû mourir dans leur lit Staline, Mao Tsé-Toung et Pol Pot. Se refuser à exécuter des individus qui sont responsables de la mort de milliers, de centaines de milliers et même de millions d'hommes, sous prétexte que la vie est sacrée, est pour le moins incongru. Jean Lacroix qui fut longtemps chroniqueur philosophique du *Monde* et que j'ai eu comme professeur en khâgne, était, bien qu'homme de gauche, contre l'abolition de la peine de mort et justifiait sa position en invoquant la fameuse formule d'Alphonse Karr : « Que Messieurs les Assassins commencent ! ». C'est sans doute un peu court, mais la force de cet argument n'en reste pas moins très grande.

Les adversaires de la peine de mort font valoir qu'elle n'a aucune valeur d'exemplarité. L'affirmation est sans doute excessive, mais il semble bien, en effet, qu'elle ne soit que très peu dissuasive. Il

est pourtant un cas où elle l'est toujours, sans qu'on n'ait jamais pu relever, du moins jusqu'ici, une seule exception. Point n'est besoin, en effet, de consulter les archives de la justice ou de la police pour pouvoir affirmer qu'aucun meurtrier n'a jamais récidivé après avoir été exécuté. Or, de tous les hommes susceptibles de commettre un meurtre, ceux qui risquent le plus de passer à l'acte sont d'abord ceux qui l'ont déjà fait. Si donc la peine de mort a hélas ! coûté la vie à d'innombrables hommes qui ne l'avaient point mérité, elle a aussi servi à préserver la vie de bien des innocents.

On peut certes ! empêcher les meurtriers de récidiver en se contentant de les maintenir en prison, mais alors, si l'on ne veut pas mettre en danger la vie d'innocents, il faut les y laisser jusqu'à leur mort, ou du moins jusqu'au jour où l'âge ou la maladie les rend incapables de passer de nouveau à l'acte. Cela vaut en tout premier lieu pour les meurtriers d'enfants, car les enfants représentent par excellence la vie, et le respect de la vie doit d'abord se traduire par le souci de toujours préserver la leur. C'est pourquoi j'ai été extrêmement choqué par la libération de Lucien Léger. Celui qui, non content d'étrangler un enfant, a été assez abject pour s'en glorifier, pour défier la police et la justice en envoyant à la presse, à la police, au ministre de l'intérieur et au père même de sa victime une cinquantaine de lettres qu'il signait « l'étrangleur » et jouir de faire ainsi la une des journaux, celui-là n'aurait jamais dû sortir de prison, même si l'on avait pu être sûr à cent pour cent qu'il ne récidivera pas. N'en doutons pas, d'ailleurs, si le père du petit Luc Taron, qui avait juré de tuer Lucien Léger quand il sortirait de prison, avait vécu assez longtemps pour assister à sa libération et s'il avait pu, mais la chose aurait sans doute été quasi impossible, réussir à venger son fils, la plupart de nos concitoyens, même parmi ceux qui sont les plus

hostiles à la peine de mort, auraient certainement compris son geste et l'auraient soutenu. Et puisque l'on invoque volontiers aujourd'hui, et généralement avec raison, le « devoir de mémoire », je dirai que la libération de Lucien Léger est une insulte à la mémoire du petit Luc et à celle de son père.

On m'objectera qu'il est inhumain de maintenir quelqu'un indéfiniment en prison et que la détention perpétuelle est pire que la mort. Lucien Léger, soutenu par des organisations d'extrême gauche, a d'ailleurs eu l'ignoble culot de porter plainte contre l'État français devant la cour européenne des droits de l'homme pour « détention arbitraire » et « tortures et peines ou traitements inhumains et dégradants ». Mais il y aurait un moyen très simple de répondre à cette objection et de couper court à de telles accusations, ce serait de décréter que tous ceux qui sont condamnés à la détention perpétuelle ou à une peine très longue, devraient avoir le droit de mettre fin à leurs jours, dès qu'ils le souhaiteraient, et en obtenir les moyens. J'ajouterai que personne n'ayant demandé à venir au monde, tout le monde devrait toujours avoir le droit et la possibilité d'en sortir quand il le désire. S'il y a un principe à inscrire en priorité dans la Constitution et dans la Déclaration des droits de l'homme, ce devrait être celui-ci.

* * *

Si Freud voit des zizis partout, c'est parce qu'il est zinzin.

* * *

J'ai lu dans *Le Monde* que l'UNESCO recensait 2500 langues en péril. Mais, comme il ne me reste que peu d'années à vivre, je me dis égoïstement que j'ai de bonnes chances de mourir avant de me sentir personnellement touché par la future pénurie de langues.

* * *

« Descartes, ce cavalier français qui partit d'un si bon pas ! » Jean Lacroix, qui fut pendant de longues années le chroniqueur philosophique du *Monde*, et que j'ai eu comme professeur à la khâgne du Lycée du Parc, citait volontiers cette formule de Péguy à ses élèves. Il le faisait pour nous inviter, à l'instar de Descartes, à pratiquer nous-mêmes le doute méthodique et à remettre sans cesse en cause tout ce que nous avons pensé jusque-là. « Nous ne pensons pas, constatait-il, mais nous nous répétons - nous-mêmes ou les autres ». Et il nous exhortait à « conserver une pensée vivante, qui ni ne se mime ni ne se répète, mas se mobilise toujours actuellement », à être sans cesse, et c'était sans doute celle de ses formules favorites dont il était le plus fier, « contemporain de sa propre pensée ».

Le malheur, c'est qu'il ne semblait guère pratiquer lui-même cette méthode qu'il nous recommandait avec tant d'insistance. En effet, il ne faisait jamais que nous lire, sur des feuillets jaunis, sans en changer un seul mot, des cours qu'il avait rédigés une quinzaine

d'années auparavant et qu'il devait relire pendant une vingtaine d'années encore aux générations suivantes de khâgneux, et dont faisaient partie ces phrases mêmes par lesquelles il nous invitait d'une voix vibrante à être contemporains de notre propre pensée. Il m'est arrivé de le revoir, trente ans après : il était à la retraite, mais il continuait à ressortir à tous ceux qui lui rendaient visite les cours qu'il avait répétés pendant toute sa carrière. Tous les ans, il avait répété aux khâgneux que « beaucoup d'hommes ne font que répéter toute leur vie ce qu'ils ont découvert dans leur adolescence comme d'autres se contentent d'exprimer ce qui a été pensé avant eux ». Et, pendant soixante ans, sa pensée à lui n'avait jamais bougé d'un pouce ; il n'avait jamais remis en question une seule de ses idées, une seule de ses certitudes, même celles qui étaient les moins fondées, et, bien sûr, il n'avait pas manqué de conserver pieusement les croyances religieuses dans lesquelles il avait été élevé.

En cela, il ne faisait que suivre, il est vrai, l'exemple illustre de « ce cavalier français » qu'il nous donnait en exemple. Comme le fait Péguy, on s'extasie souvent sur l'audace intellectuelle de Descartes, qui, au début des *Méditations*, entreprend de se défaire de toutes les opinions qu'il avait reçues jusque-là et de récuser jusqu'aux vérités mathématiques. Mais, quand on arrive à la fin des *Méditations*, on n'est pas peu surpris de constater que, chemin faisant, Descartes a retrouvé, sans aucune exception, toutes les opinions, toutes les croyances, toutes les certitudes, qu'il avait récusées au début et soumises à un doute radical. Si l'on ne songe guère à s'étonner qu'il ait retrouvé certaines certitudes qui semblent, en effet, bien fondées et notamment les certitudes mathématiques, il en est d'autres que l'on est surpris de voir réapparaître telles quelles, à commencer par la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme. « Descartes, ce

cavalier français qui partit d'un si bon pas ! » Sans doute, mais il savait bien que son intrépide équipée allait sagement le ramener à son point de départ.

* * *

Lorsqu'il était ministre de l'Éducation nationale, M. Claude Allègre a osé déclarer, dans un entretien accordé au *Monde* : « Il y a dans l'enseignement une tendance archaïque que l'on peut résumer ainsi : "Ils n'ont qu'à m'écouter, c'est moi qui sais". Sauf que c'est fini. Les jeunes (et même les très jeunes) n'en veulent plus. Ce qu'ils veulent c'est inter-réagir ». Le plus extraordinaire est que cette déclaration inouïe, dans laquelle le ministre chargé d'assurer dans tout le pays la bonne marche de l'enseignement condamnait sans appel l'idée même d'enseignement, est passée presque inaperçue. Que se passerait-il pourtant, si le ministre de l'agriculture déclarait un jour : « Il y a chez les agriculteurs une mentalité foncièrement archaïque qui, depuis des temps immémoriaux, les pousse sans cesse à ouvrir des sillons dans la terre pour y semer des graines et à y creuser des trous pour y planter des arbres. Cela n'a que trop duré : la nature en a assez, la nature ne le supporte plus » ? Cela ferait, sans doute, la une de tous les journaux et le ministre en question se retrouverait bien vite dans un hôpital psychiatrique.

* * *

Mon jugement sur Bossuet varie suivant les jours. Quand je suis d'humeur conciliante, je me dis : « Quel crétin, ce Bossuet, mais quel écrivain ! », mais, quand je suis moins bien disposé, je me dis : « Quel écrivain, ce Bossuet, mais quel crétin ! ».

* * *

L'expérience prouve surabondamment que les sottises qui devraient sauter aux yeux les moins dessillés font souvent les délices d'esprits qui se croient très déliés.

* * *

Dans la spécialité qu'ils ont pratiquée toute leur vie avec une persévérance inlassable, la platitude, certains universitaires ont réussi à atteindre des sommets.

* * *

Personne, sur cette terre, n'a à dire des choses qui ne puissent être dites clairement. Ceux qui prétendent le contraire, ceux qui affirment que ce qu'ils ont à dire est tellement rare, tellement riche,

tellement précieux qu'ils sont obligés de l'envelopper très soigneusement dans le langage le plus hermétique possible, sont ou bien des imposteurs ou bien des imbéciles affligés d'une outrecuidance ridicule.

* * *

Je lis dans *Le Monde* du 30 août 2006 que le chimpanzé transmet fidèlement son savoir à ses proches. Heureux chimpanzés qui ignorent les sciences de l'éducation ! Personne ne leur a encore dit qu'ils ne devaient surtout rien transmettre à leurs petits parce qu'ils risqueraient ainsi de diminuer, voire d'anéantir leur créativité.

* * *

L'avantage de dire des âneries qui fleurent bon la modernité est double. Cela permet d'abord d'acquérir très rapidement une grande notoriété. Et ensuite, lorsque ces âneries commencent à passer de mode, et que l'on est de moins en moins cité, on peut alors, comme Gérard Genette ou Tzvetan Todorov, rebondir aisément, et se faire de nouveau applaudir en dénonçant avec vigueur toutes les inepties qu'on avait proférées avec tant d'arrogance et en exprimant des vérités de bon sens que, depuis longtemps, d'autres essayaient de faire entendre sans le moindre succès.

* * *

On peut sans doute regretter que l'espèce des dinosaures ait complètement disparu. Il aurait été, en effet, intéressant de pouvoir en observer quelques spécimens dans des jardins zoologiques spécialement aménagés. Les enfants auraient été ravis et les adultes heureux de voir la joie des enfants. Mais, tout compte fait, je me félicite aujourd'hui qu'il n'en ait pas été ainsi. Car, au nom du respect de la biodiversité, les écologistes n'auraient pas manqué de demander qu'on réintroduisît des dinosaures dans nos campagnes et ils auraient peut-être été entendus par le ministre de l'écologie

* * *

Si l'on ne veut pas passer pour un plouc, il ne faut plus dire : "j'ai un bon dentiste", mais "je suis très satisfait de la façon dont mon dentiste gère mon capital bucco-dentaire". De même, plutôt que de dire : "on m'a enlevé la prostate", il vaut mieux dire : "mon capital uro-génital a été amputé de sa composante prostatique".

* * *

La Révolution française n'aurait peut-être pas eu lieu, si, au lieu de prétendre orgueilleusement conserver tous leurs privilèges, les nobles avaient eu la sagesse de dire qu'ils entendaient seulement défendre leurs avantages acquis.

* * *

Un grand nombre d'universitaires écrivent durant leur vie des centaines, voire des milliers, de pages sur la littérature sans jamais en écrire une seule qui ait une réelle qualité littéraire.

* * *

La critique universitaire est souvent le fait d'éminents spécialistes qui savent tout sur les auteurs auxquels ils ont consacré leur vie qu'ils ont étudiés et n'ont, en réalité, rien à dire. Ils peuvent écrire des centaines de pages, voire deux ou trois mille sur le même écrivain, sans jamais en éclairer une seule ligne ou un seul vers. Bien plus, après avoir passé un grand nombre d'années à étudier une œuvre, non seulement ils ne semblent pas mieux la comprendre qu'un lecteur qui l'aborde pour la première fois, mais parfois ils ne comprennent pas ce que celui-ci comprend tout de suite.

* * *

J'ai longtemps eu beaucoup de peine à comprendre l'obstination de certains hommes et mouvements de gauche et d'extrême gauche à condamner les organismes génétiquement modifiés. Autrefois, en effet, c'étaient les esprits rétrogrades qui refusaient les expérimentations ; autrefois c'étaient les conservateurs et les traditionalistes qui se méfiaient du progrès et s'employaient à l'entraver ; autrefois c'était l'Église qui condamnait comme un acte sacrilège toute tentative de modifier l'ordre naturel voulu et créé par Dieu ; autrefois c'étaient les réactionnaires qui étaient obscurantistes. Aujourd'hui ce sont les révolutionnaires.

Je ne vois qu'une explication possible à une telle attitude. Les hommes et les mouvements en question considèrent, non sans raison peut-être, que le plus grand problème posé à l'humanité est celui de l'augmentation de la population. Or, il est vrai, le développement des OGM ne peut qu'aggraver la situation. Car, malheureusement, non seulement les produits contenant des OGM n'ont encore jamais tué personne, bien que des millions d'Américains en consomment tous les jours depuis un grand nombre d'années, mais ils semblent offrir des solutions prometteuses pour améliorer l'alimentation dans les pays où sévit la malnutrition. Si telle est donc bien la véritable motivation des adversaires des OGM, il conviendrait qu'ils le disent clairement pour rassurer tous ceux qui risqueraient de les prendre pour des demeurés.

* * *

Si les grands auteurs avaient dû lire toutes les œuvres qui, au dire de certains universitaires, sont censées les avoir inspirés ils n'auraient jamais eu le temps d'écrire.

* * *

Les metteurs en scène hésitent encore, semble-t-il, à modifier le texte des grands classiques du théâtre pour qu'il corresponde mieux à la vision moderne qu'ils veulent en donner. Mais cela ne saurait tarder et l'on peut s'attendre, dans les années qui viennent, à entendre Richard III s'écrier à la fin de la pièce : « Mon royaume pour un hélicoptère ! »

* * *

Je retrouve dans mes archives un article du *Monde* de juin 1973 dans lequel M. Robert Solé, envoyé spécial du journal à Rome, informait ses lecteurs que le septième centenaire de la mort de saint Thomas d'Aquin pourrait bien être célébré, le 7 mars 1974, sous le signe de l'ordinateur, le Père Roberto Busa et son équipe, assistés par un I.B.M., étant sur le point d'achever le grand *Index Thomisticus* auxquels ils travaillaient depuis vingt ans.

M. Robert Solé ne disait pas si cet I.B.M. avait été préalablement béni, mais il nous confiait que le Père Busa disait volontiers de son ordinateur : « C'est un idiot (*cretino*) qui va à toute vitesse ». Ce Révérend Père aurait mieux fait, me semble-t-il, d'être un peu moins ingrat envers un ordinateur si plein de bonne volonté. Il est, en effet, beaucoup plus facile - c'est uniquement une question de temps et d'argent (selon M. Robert Solé, la société I.B.M. avait dépensé sans compter pour cette opération de prestige) - de faire avaler saint Thomas à un ordinateur qu'aux hommes de notre temps, fussent-ils séminaristes. D'ailleurs, M. Robert Solé lui-même remarquait non sans malice que « cette étude de toutes les œuvres du théologien catholique s'achev[ait] cependant à une époque où l'on enseigne de moins en moins saint Thomas dans les séminaires ». Si l'ordinateur n'avait pas été si *cretino*, s'il avait été possible de lui communiquer un peu d'esprit critique, quelle avalanche de sarcasmes et de blasphèmes l'ingestion forcée de saint Thomas n'aurait pas manqué de déclencher de sa part; il aurait peut-être même refusé tout de go d'ingurgiter la *Somme Théologique* et traité le Père Busa de « buse obtuse », en ajoutant : « C'est un idiot (*cretino*) qui retarde de plusieurs siècles ».

* * *

« Lire Verlaine ou La Fontaine, écouter Haendel ou Monteverdi, contempler Velázquez ou Titien, Michel-Ange ou Rodin, c'est d'à travers un assassinat permanent que s'en nuance forcément la perception » (Georges Molinié, *Sémiostylistique. L'effet*

de l'art, p. 258). Un exemple entre des centaines et des centaines, de l'« assassinat permanent » de la langue auquel se livre Georges Molinié dans tous ses écrits. Il est sans doute le cacographe le plus grotesque que la terre ait jamais porté. Personne n'a jamais martyrisé, personne n'a jamais massacré une langue, comme il a martyrisé et massacré la langue française. Il peut se flatter d'avoir écrit d'innombrables phrases qui sont les plus laides, les plus effroyables, les plus innommables jamais écrites dans notre langue.

* * *

Roland Barthes : de l'or en barre pour les jobards

* * *

Leibnitz se réveilla en sursaut trois secondes avant que son réveil ne sonne. Il s'apprêtait à écarter ses couvertures quand il eut une soudaine sensation de fraîcheur. Au moment, il allait mettre le pied droit par terre, il sentit une vive douleur à son gros orteil qui, depuis longtemps, le faisait beaucoup souffrir. Il alla à sa fenêtre et poussa un cri de douleur juste avant de se pincer les doigts en ouvrant ses volets. Et Leibnitz comprit que sa vie allait devenir très compliquée : son harmonie préétablie s'était dérégulée pendant la nuit.

* * *

Autrefois certains balayeurs, comme dans le film *Jour de fête*, ne balayaient quasi jamais parce qu'ils étaient trop occupés à bavarder avec tous les passants. Aujourd'hui ils sont pendus à leurs téléphones portables.

* * *

Autrefois les mendiants étaient généralement faméliques. Aujourd'hui il n'est pas rare, dans les pays développés, de rencontrer des clochards rondouillards. Ils continuent à prétendre qu'ils font la manche pour avoir à manger, mais ils seraient plus convaincants s'ils disaient que c'est pour acheter des produits amincissants.

* * *

Dans *Les Visiteurs du soi*, Jean Cotraux raconte que, s'étant fait voler son portefeuille dans une ville du sud-ouest, il est allé au

commissariat où on lui a aussitôt proposé le soutien d'un psychologue. Il juge cela tout à fait ridicule et, à première, vue il est difficile de ne pas lui donner raison. Réflexion faite, je pense que le commissaire de police n'avait pas de psychologue à lui proposer, mais qu'il avait voulu le faire rire, au risque de passer pour un parfait imbécile à ses yeux, et lui permettre ainsi de se remettre plus facilement de sa mésaventure, remède assurément plus efficace que ne n'aurait été le recours à un psychologue.

* * *

Il est plaisant de voir beaucoup de chrétiens aujourd'hui condamner les intégristes avec autant, voire plus de vigueur encore que les mécréants, au point de déclarer souvent qu'ils préfèrent ceux-ci à ceux-là. Pourtant s'il est normal de ne pas aimer les intégristes quand on est incroyant, ça l'est beaucoup moins quand on est croyant. Pour un incroyant, on croit toujours trop et il est logique qu'il aime les croyants d'autant moins qu'ils le sont plus, et, par conséquent, qu'entre tous les croyants, ce soit des intégristes qu'il se sente le plu éloigné. Mais l'hostilité, voire la franche aversion que ressentent à leur égard nombre de chrétiens, peuvent paraître quelque peu surprenante. Ils affectent, en effet, de considérer l'intégrisme comme une dérive de la religion. Ils le regardent comme un débordement, un détournement, une déviation. Ils le dénoncent comme un écart, un excès, une excroissance monstrueuse.

Mais l'intégrisme n'est rien de tout cela. L'intégrisme, c'est, au contraire, l'intégrité, c'est l'intégralité de la foi chrétienne. L'intégrisme

n'est pas une dérive, c'est la « vérité » de la religion, même si cette « vérité » est, pour qui veut bien se donner la peine de réfléchir un peu, un tissu d'absurdités. Condamner l'intégrisme, c'est condamner saint Paul, le premier de tous les intégristes, c'est condamner saint Augustin, saint Thomas et tous les docteurs de l'Église. La religion des intégristes, c'est celle de Pascal et de Bossuet ; c'est celle dans laquelle j'ai été élevé ; c'est encore, somme toute, celle du catéchisme de l'Église catholique.

Ce ne sont pas les intégristes qui s'écartent de la vraie foi, mais bien plutôt ceux qui les en accusent. Pour essayer de maintenir la barque à flot, la plupart des chrétiens ont jeté par-dessus bord un bon nombre d'articles de foi ; ils se sont débarrassés des dogmes les plus gênants, les plus encombrants, mais aussi les plus fondamentaux, à commencer par le péché originel. On peut assurément les comprendre, mais ils ne sont aucunement fondés à accuser les intégristes d'en rajouter alors qu'ils veulent simplement garder ce qu'ils ont, eux, jugé bon de bazarder.

* * *

« J'ai toujours vu que, pour réussir dans le monde, il fallait avoir l'air fou, et être sage » nous dit Montesquieu dans ses *Pensées diverses*. Cela peut certes arriver, mais il est beaucoup plus fréquent d'être fou et d'avoir l'air sage, et cela marche bien mieux, comme le montre, entre autres exemples, l'incroyable prestige dont jouit René Girard.

* * *

Le jour de Pâques, quand on pense à tous ces allumés qui vont répéter d'un air extasié : « Christ est ressuscité ! » on a parfois bien du mal à se lever.

* * *

Je lis dans *Le Monde* du 8 janvier 2010 que « Mme Péresse prône une adaptation des concours pour garantir l'égalité des chances ». Je ne puis, bien sûr, qu'approuver cette noble intention. Mais, si j'étais ministre, je serais, pour ma part, beaucoup plus ambitieux. Car ce ne sont pas seulement les concours qu'il faudrait profondément transformer pour les rendre vraiment équitables, ce sont aussi et d'abord les examens, et notamment le baccalauréat. Et il faudrait s'attaquer en priorité à la première, à la principale source d'inégalité, celle que constituent les considérables et consternants écarts que l'on remarque trop souvent entre les niveaux d'intelligence des candidats. Pour y remédier, je suggérerais de mettre en place le dispositif suivant : tous les candidats à un examen subiraient d'abord une évaluation de leur quotient intellectuel à la suite de laquelle ils obtiendraient des notes de 1 à 20 ; ceux qui auraient 1 de quotient intellectuel seraient reçus à l'examen à partir d'une note moyenne de 1 ; ceux qui auraient 2 de quotient intellectuel, seraient reçus à partir d'une note moyenne de 2 ; et ainsi de suite, ceux qui auraient 20 de

quotient intellectuel devant obligatoirement avoir une moyenne d'au moins 20 pour être reçus.

* * *

Quand on commence à avoir un bel âge, on hésite tous les jours un peu plus à se regarder dans la glace.

* * *

Même les plus bêtes des croyants, et Dieu sait si certains sont bêtes, sont très loin d'être aussi bêtes qu'ils devraient logiquement l'être.

* * *

Quand je lis un philosophe, ma première réaction est toujours très prudente : je ne comprends rien.

* * *

Je suis trop raisonnable pour avoir des idées. Si, un jour, je me mets à en avoir, ce ne sera pas la peine de faire des tests : j'aurai la maladie d'Alzheimer.

* * *

L'abbé Bremond a dit que Bossuet était « une trompette ». Il aurait dû préciser que c'était une trompette bouchée.

* * *

La sottise de certains auteurs éclate dès le titre même de leur livre qui d'emblée nous en révèle la totale absurdité. C'est le cas du livre publié sous la direction de Philippe Bacq et de Christoph Théobald et intitulé *Une nouvelle chance pour l'Évangile* (collection *Lumen vitæ*, Novalis, 2008). Certes ! les hommes ont souvent besoin d'une nouvelle chance, voire d'une troisième ou d'une quatrième. Certes ! il y a des livres qui ne rencontrent pas tout de suite leur public, qui parfois même ne le trouvent qu'après la mort de l'auteur. Mais, s'il y a un livre qui ne devrait pas avoir besoin d'un nouveau lancement deux mille ans après, c'est bien un livre qui a été, sinon écrit, du moins inspiré par Dieu et qui s'adressait à l'humanité tout entière. S'il y a quelqu'un qui ne devrait pas avoir besoin d'une nouvelle chance, c'est bien Dieu.

* * *

Les admirateurs de René Girard n'apprécient pas du tout le livre que je lui ai consacré et ils le disent sur internet en des termes souvent virulents (mon livre, vraiment « minable », est celui d'un raté dévoré par l'envie). Ces appréciations me laissent tout à fait indifférent. J'ai, en revanche, été passablement irrité par le commentaire d'un internaute qui a cru pouvoir relever dans mes propos une « intuition brouillonne ». Passons sur le fait que, si mon cerveau, j'en suis bien conscient, a des capacités limitées, il ne saurait, je crois, être taxé de « brouillon ». Mais ce que je ne puis en aucun cas accepter, c'est qu'on m'accuse d'avoir eu une intuition : cela ne m'est jamais arrivé et ne m'arrivera jamais, à moins d'un accident cérébral.

* * *

Freud prétend que le parapluie est un symbole phallique non seulement parce qu'il est allongé mais aussi « à cause du déploiement comparable à celui de l'érection ». Il me semble pourtant que, si le phallus en érection ressemblait à un parapluie déployé, et le parapluie déployé à un phallus en érection, ces deux instruments ne seraient guère en mesure de rendre à leurs utilisateurs les services qu'ils en attendent

* * *

Plus je vieillis et plus je sens que, quand je serai mort, je n'aurai plus le courage de faire quoi que ce soit.

* * *

Je suis très embarrassé pour le choix de mon épitaphe : je n'arrive pas à me décider entre « Ouf ! » et Zut ! »

* * *

On est souvent étonné par l'inintelligence littéraire dont font preuve certains universitaires chargés d'enseigner la littérature. Georges Forestier, professeur de littérature classique à l'Université de Paris-Sorbonne, a écrit un petit manuel intitulé *Introduction à l'analyse des textes classiques. Éléments de rhétorique et de poétique du XVII^e siècle* (Nathan Université 1993), qu'il conseille vivement à ses étudiants en leur disant que c'est un livre « indispensable ». Il y présente les figures de style les plus courantes en faisant suivre leur définition d'un exemple censé l'illustrer. Voici ce qu'il dit de l'« ellipse » : « Suppression de termes nécessaires à la construction de la phrase, sans que le sens soit perturbé :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? – *Qu'il mourût.* (Corneille *Horace*) ;

la construction normale étant : j'aurais voulu qu'il mourût » (p. 35).

Il n'y a rien à redire à la définition qu'il donne de l'ellipse, et l'on peut certes ! la préférer aux définitions ridicules qu'en donne le grotesque Georges Molinié qui s'évertue à toujours dire les choses les plus simples de la façon la plus compliquée possible. Voici la définition qu'il donne dans le *Vocabulaire de la Stylistique* écrit en collaboration avec Jean Mazaleyrat (PUF, 1989) : « Figure microstructurale [de construction], créant un raccourci par la suppression d'outils grammaticaux ou de suites syntaxiques requis dans l'expression commune et complètement développée du rapport sémantique ». Mais il a sans doute jugé que cette définition était encore trop simple et ne donnait donc pas une assez jute idée de la science et de la subtilité de son auteur. Dans son *Dictionnaire de Rhétorique*, publié trois ans plus tard (Livre de poche, 1992), il a donc proposé une nouvelle définition plus propre à impressionner les jobards : « Dans la tradition, une ellipse correspond à une figure microstructurale de construction. On l'identifie lorsqu'une suite syntaxique apparaît dépourvue de supports lexicaux communément attendus et grammaticalement impliqués dans les éléments qui se trouvent en seconde position de construction parallèle, et ce en fonction d'une conception particulièrement exigeante de l'expression de la phrase »

Mais revenons à Georges Forestier, car, si sa définition de l'ellipse ne soulève pas d'objection, l'exemple qu'il a choisi pour l'illustrer nous laisse sans voix. Il a volontairement dédaigné de prendre les exemples canoniques et notamment le fameux vers d'Hermione qui dit à Pyrrhus :

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ? (*Andromaque*, IV, 5, vers 1373).

Pour montrer qu'il n'avait besoin de personne pour trouver des exemples, il a voulu en donner un qui fût inédit et il y a réussi. Personne, en effet, n'avait certainement jamais pensé à proposer l'exemple qu'il a retenu. Et pour cause : il est inepte. Bien sûr, Georges Forestier a raison, il y a incontestablement une ellipse, mais le fait d'avoir recours à l'ellipse ne crée ici aucun effet de style. Bien loin qu'on ne s'attende pas à ce que le vieil Horace ait ici recours à l'ellipse, on aurait été très surpris s'il ne l'avait pas fait. En de telles circonstances il aurait paru plutôt incongru qu'il répondît : « J'aurais voulu qu'il mourût ! » Ce n'est pas assurément pas le moment de faire de phrases. Aussi bien le vieil Horace a-t-il été bien avisé de ne pas répliquer : « À la question que vous m'avez posée : "Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?", je répondrai de la manière la plus claire et la plus directe : "J'aurais voulu qu'il mourût !" » Pour le coup, la surprise eût été très grande, mais on aurait pensé que le vieil Horace n'avait plus toute sa tête.

Je ne dirai évidemment pas que Georges Forestier a perdu la sienne, mais j'aurais tendance à croire que le fonctionnement de son cerveau connaît à l'occasion quelques ratés. C'est du moins le cas ici. Certes, si, pour trouver des exemples d'ellipse, on fait appel à des réponses à des questions, on en trouvera à la pelle mais ils seront sans valeur. Car, dans ce cas, l'ellipse est si habituelle, si normale qu'elle n'est plus du tout ressentie comme une figure de style. À la question : « Vous prenez du café ou du thé ? » on peut, bien sûr, répondre : « Je prends du café » ou « Je prends du thé » Mais la plupart des gens répondront seulement : « du café » ou « du thé ». De même, quand on demande aux gens comment ils vont, ils

répondront le plus souvent « Bien » ou « Pas trop mal », et assez rarement « Je vais bien » ou « Je ne vais pas trop mal ». Ils n'auront pas pour autant l'impression d'avoir utilisé une figure de style et ne se prendront pas pour des écrivains. Et leur réponse ne créera aucun effet de surprise. Personne ne s'étonnera, personne ne s'exclamera : « Quelle hardiesse d'expression ! » Personne ne songera à leur dire qu'ils devraient écrire des livres.

Cela dit, la réplique du vieil Horace est célèbre. Et, si elle est célèbre, c'est parce qu'elle comporte effectivement une hardiesse d'expression qui crée un effet de surprise. Georges Forestier l'a bien senti, il a bien senti que le vieil Horace avait dit quelque chose de fort. Mais il a conclu sottement que la force de sa réplique tenait au fait qu'il avait dit « Qu'il mourût ! » et non « J'aurais voulu qu'il mourût ». Certes, Corneille a eu mille fois raison de faire dire au vieil Horace « Qu'il mourût ! » et non « J'aurais voulu qu'il mourût ». Mais la trouvaille qui a fait la célébrité de cette réplique n'est pas évidemment pas là. Elle tient évidemment dans le heurt produit par les deux verbes : « Que vouliez-vous qu'il *fit* ? – Qu'il *mourût* ! » Quand on demande à quelqu'un ce qu'il compte faire, quelle initiative il envisage de prendre, on ne s'attend guère, en effet, à ce qu'il vous réponde qu'il compte mourir. Car « mourir » ne fait pas partie des verbes d'action. Il évoque, au contraire, le renoncement total et définitif à toute forme d'action, la fin de toute initiative. Georges Forestier n'a apparemment pas été capable d'analyser correctement l'effet stylistique produit par cette célèbre réplique. S'agissant d'un professeur à la Sorbonne, c'est consternant.

Rien ne favorise autant l'éclosion des idées que l'absence de réflexion.

* * *

Rendant compte d'un de mes livres, un critique a écrit un jour une phrase qui commençait ainsi : « René Pommier a très bien compris que... ». Je ne me souviens plus de la suite de la phrase. Je me souviens seulement que je l'ai lue et relue un bon nombre de fois sans réussir à la comprendre.

* * *

Il faut être mort pour pouvoir être tout à sûr qu'on l'est vraiment. Mais, quand on est mort, on n'est plus sûr de rien.

* * *

Je crois pouvoir dire sans me vanter que je suis doté d'un excellent cerveau, peut-être un des meilleurs cerveaux que je

connaisse... parmi les modèles bas de gamme. C'est, en effet, un appareil très simple, mais très sûr, tout à fait rudimentaire, mais fort robuste. Il est extrêmement lent, mais, pour cette raison sans doute, il ne chauffe jamais. Ses capacités sont très limitées. Il est incapable d'apporter le moindre début de réponse à d'innombrables questions, à commencer par toutes celles que se posent les philosophes, et ne peut traiter que des sujets très précis et très circonscrits. Mais, sur ces sujets, il est remarquablement fiable et je peux m'en remettre à lui en toute confiance. Quand il m'affirme que Georges Molinié est un des plus grands grotesques de tous les temps, que Roland Barthes est un parfait imbécile et que Freud et René Girard sont complètement déjantés, je puis reprendre à mon compte ses jugements en étant sûr de ne pas me tromper.

* * *

À lui tout seul, le titre du livre publié sous la direction de Philippe Bacq et de Christoph Théobald *Une nouvelle chance pour l'Évangile* (collection Lumen vitæ, Novalis, 2008) suffit à révéler sa profonde sottise. Certes ! les hommes ont souvent besoin d'une nouvelle chance, voire d'une troisième ou d'une quatrième. Certes ! il y a des livres qui ne rencontrent pas tout de suite leur public, qui parfois même ne le trouvent qu'après la mort de l'auteur. Mais, s'il y a un livre qui ne devrait pas avoir besoin d'un nouveau lancement deux mille ans après, c'est bien un livre qui a été, sinon écrit, du moins inspiré par Dieu et qui s'adressait à l'humanité tout entière. S'il y a quelqu'un qui ne devrait pas avoir besoin d'une nouvelle chance, c'est bien Dieu.

* * *

Les gens dont on dit qu'ils tombent raide morts, sont, en réalité, plutôt enclins à s'affaisser comme des poupées de chiffon, à l'exception de ceux qui ont avalé un parapluie et des militaires qui gardent jusqu'à la fin l'habitude du garde-à-vous.

* * *

Comme on le sait, Madame de Sévigné a exprimé le regret de n'être pas morte dans les bras de sa nourrice, ce qui lui aurait, dit-elle, « donné le Ciel bien sûrement et bien aisément » (lettre à sa fille du 16 mars 1672). On lui avait dit que les âmes des enfants qui mouraient aussitôt après avoir été baptisés et étaient ainsi lavés de la faute originelle sans avoir eu le temps de commettre des fautes personnelles, montaient tout droit au Ciel pour jouer avec les angelots. Il ne lui vient pas une seconde à l'esprit de se demander si c'est bien juste et bien logique. Si c'était vrai, cela constituerait, en effet, un énorme privilège, un privilège incommensurable et parfaitement injustifié. Mais Mme de Sévigné était bien incapable de se poser une question qui aurait pu l'amener à remettre en cause toutes les croyances dans lesquelles elle avait été élevée. Car, si

elle a assurément une très bonne plume, elle n'en est pas moins profondément sotté et snob.

* * *

Quand on est aveugle, il vaut mieux descendre dans des hôtels borgnes : on s'y sent plus à l'aise.

* * *

La chair est triste hélas ! et je lis René Char

* * *

Le frère aîné de ma mère, Louis Mesny, est mort en déportation en avril 1945. Atteinte de la maladie d'Alzheimer, ma mère a passé les dernières années de sa vie dans une maison de retraite. J'allais toujours la voir au milieu de l'après-midi. Sur le coup de quatre heures, on lui apportait une boisson avec un petit gâteau. Lorsqu'elle était sur le point de terminer celui-ci, elle en détachait à chaque fois un tout petit morceau qu'elle enveloppait soigneusement dans un bout de serviette en papier et elle me le donnait en me disant : « Tu

le garderas pour Louis ». Ce souvenir suffirait à lui seul à justifier la violente colère que je ressens à chaque fois que les croyants veulent nous persuader que « Dieu est amour » et que nous ne saurions mieux employer notre vie qu'à le bénir et à le louer sans cesse.